Document généré le 2 juin 2025 19:51

Revue d'histoire de l'Amérique française

CALDWELL, Gary, *Les études ethniques au Québec — Bilan et perspectives*. Coll. « Instruments de travail », no 8, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983. 107 p. 10,50 $.

Graeme Decarie

Volume 37, numéro 4, mars 1984

URI : https://id.erudit.org/iderudit/304212ar
DOI : https://doi.org/10.7202/304212ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Decarie, G. (1984). Compte rendu de [CALDWELL, Gary, *Les études ethniques au Québec — Bilan et perspectives*. Coll. « Instruments de travail », no 8, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983. 107 p. 10,50 $.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *37*(4), 614–615. https://doi.org/10.7202/304212ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CALDWELL, Gary, *Les études ethniques au Québec — Bilan et perspectives*. Coll. «Instruments de travail», no 8, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983. 107 p. 10,50$.

Il est malheureux que les spécialistes d'études ethniques aient généralement tendance à publier des ouvrages très courts à prix élevé. Cette réserve étant faite, il n'en reste pas moins que M. Caldwell vient de rédiger un bilan utile, quoique indéniablement succinct, des études ethniques au Québec. Tout en soulignant l'absence d'une véritable tradition de recherche dans ce domaine, l'auteur se réjouit de constater que, grâce à l'appui croissant des gouvernements, il est enfin possible de créer cette tradition. C'est parce qu'il néglige en grande partie les documents historiques pour s'attacher plutôt à la sociologie que M. Caldwell peut émettre une telle opinion, qui traduit sans doute sa préoccupation des problèmes actuels et futurs du Québec ainsi que sa conviction qu'il faut les aborder de façon scientifique et systématique.

Cette conviction laisse perplexe toutefois si l'on songe, et l'auteur lui-même l'admet volontiers, que toute définition de l'ethnicité est nécessairement incomplète et boiteuse. Il est également troublant de constater que le mot «ethnique» devient souvent «culture», terme encore plus ambigu, s'il en est. Ainsi, nous entendons parler au fil des pages de la culture québécoise «anglo-celtique», mais la définition qui s'y rattache demeure un mystère. Il est également permis de s'interroger sur la rigueur scientifique de l'ouvrage lorsque nous lisons dans une même page que les Franco-Québécois se sont habitués historiquement à jouer un rôle subalterne et, quelques paragraphes plus loin, que H.B. Ames signale, dans son étude intitulée *The City Below the Hill,* une majorité anglo-celtique des deux tiers dans les quartiers ouvriers qu'il étudie.

Le chapitre le plus important est sans doute celui dans lequel M. Caldwell souligne le rôle primordial joué par les instances gouvernementales dans la promotion des recherches ethniques. Il conclut qu'en dépit de certaines inquiétudes bien légitimes, il n'y a aucune raison de craindre que la collaboration

gouvernementale ne mette en péril l'objectivité des chercheurs. Or, on peut au moins lui objecter que le parrainage des pouvoirs publics a déjà compromis l'objectivité des recherches et qu'en outre il ne manque pas de susciter une nouvelle inquiétude.

Dans les études ethniques et culturelles recensées dans l'ouvrage, il est remarquable que, parmi toutes les définitions possibles des mots «ethnique» et «culturel», celles qui sont utilisées le plus souvent subdivisent tous les Québécois, à l'exception des francophones nés au Québec, en fonction de leur origine ethnique, si lointaine soit-elle. Il semble que l'on pourrait raffiner davantage ces divisions et séparer les Celtes des Anglo-celtes, pour ensuite constituer de nouveaux groupes parmi les Celtes eux-mêmes. Rarement cependant, sinon jamais, soumet-on les francophones nés au Québec à la même fragmentation culturelle. Une telle approche n'a rien de scientifique. Elle est politique.

L'autre sujet d'inquiétude dont je parlais plus haut est la raison qui pousse les hommes politiques à parrainer la recherche. Il n'est pas inconcevable qu'ils soient stimulés par la soif de connaître, mais n'est-il pas plus probable qu'ils s'intéressent plutôt aux manipulations politiques et à l'ingénierie sociologique. Sommes-nous en train, en toute innocence, de vendre notre savoir à de telles fins? On a pourtant largement reproché à certains savants, comme les physiciens nucléaires, de s'adonner à ce type d'activités. Il ne faut pas oublier non plus que nombreux sont ceux qui s'objectent à l'ingénierie génétique pour des raisons à la fois pratiques et morales. L'ingénierie sociologique est-elle différente?

Peut-être trouverons-nous des réponses rassurantes à ces questions, mais il vaut mieux les poser avant qu'il ne soit trop tard. Chose certaine, il est toujours troublant de voir des universitaires utiliser une méthode scientifique fondée sur des définitions non scientifiques et travailler en étroite collaboration avec une autorité gouvernementale, quelle qu'elle soit. On peut invoquer, je présume, que les chercheurs sauront résister à la tentation d'acquérir prestige et influence et de s'associer au pouvoir. Quant à moi, c'est là un acte de foi dont je suis incapable.

Département d'histoire
Université Concordia GRAEME DECARIE